

ERIC

W
R
I
G
H
T

MORT À L'ITALIENNE

Une enquête de Charlie Salter



Extrait de la publication

ALIRE

À PROPOS DES PREMIERS TITRES
DE LA SÉRIE « CHARLIE SALTER »...

« CEUX QUI AIMENT LES HISTOIRES D'ENQUÊTES
SOBRES ET CLASSIQUES DEVRAIENT PRENDRE
PLAISIR À DÉCOUVRIR CETTE SÉRIE, DE FACTURE
FACILE ET AGRÉABLE. »

Le Devoir

« AVEC *LA NUIT DE TOUTES LES CHANCES*,
ERIC WRIGHT, QUI A À SON ACTIF
QUATRE PRIX ARTHUR-ELLIS,
SIGNE UN ROMAN PERCUTANT ET SOLIDE. »

Le Soleil

« LIRE ERIC WRIGHT, C'EST SAVOURER
LE ROMAN POLICIER D'ÉPOQUE
ET DE STYLE CLASSIQUES »

Nuit blanche

« VOILÀ UN PETIT ROMAN BIEN FAIT SOUS TOUS LES
ANGLES ET QUI N'A PAS LA PRÉTENTION DE VOULOIR
NOUS GLACER LE SANG OU ENCORE DE NOUS
FAIRE FRISSONNER DE TERREUR. »

Alibis

« CE ROMAN POLICIER DÉROULE UNE INTRIGUE
CLASSIQUE, SOLIDE, ALLÉGÉE D'HUMOUR...
MAIS C'EST SURTOUT LA PERSONNALITÉ
ATTACHANTE DE CHARLIE SALTER QUI RETIENT
L'INTÉRÊT. SES TOURMENTS, DOUTES ET TENTATIONS
DONNENT ENVIE DE LE SUIVRE
DANS SES PROCHAINES AVENTURES. »

Amazon.ca

« UNE SÉRIE QUI PROMET ! »

Le Libraire

« CE DEUXIÈME OPUS [*UNE ODEUR DE FUMÉE*]
VIENT HORS DE TOUT DOUTE CONFIRMER
L'OPTIMISME QUE J'AVAIS MANIFESTÉ
À LA LECTURE DU PREMIER TOME. »

Alibis

« L'ÉNIGME EST BIEN TROUSSÉE MAIS CE QUI
REND LE ROMAN [*UNE MORT EN ANGLETERRE*]
SI DIVERTISSANT, CE SONT SURTOUT LES PETITS
À-CÔTÉS : DES PERSONNAGES SAVOUREUX [...] ET D'AMUSANTES OBSERVATIONS TOURISTIQUES
ET SOCIOLOGIQUES SUR L'ANGLETERRE. »

Amazon.ca

« DANS SON QUATRIÈME ROMAN
[*MORT D'UNE FEMME SEULE*], ERIC WRIGHT
SE MONTRE SOUS SON MEILLEUR JOUR :
IL DOSE SAVAMMENT L'INTRIGUE POLICIÈRE,
LA PROFONDEUR DES PERSONNAGES
ET LEURS MOTIVATIONS D'UNE MANIÈRE
EXTRÊMEMENT PLAUSIBLE, DANS UN STYLE
CLAIR ET SANS FIORITURE. »

Boston Sunday Globe

« L'ŒIL VIF ET L'ESPRIT ALLUMÉ, WRIGHT PROPOSE
NON SEULEMENT UNE SOLIDE ENQUÊTE, MAIS AUSSI
UN PORTRAIT COLORÉ DE LA PLUS PETITE PROVINCE
CANADIENNE. *MORTS SUR L'ÎLE-DU-PRINCE-ÉDOUARD*
A TOUT CE QU'IL FAUT POUR DIVERTIR, AVEC DES
PERSONNAGES RICHES ET UNE INTRIGUE QUI OFFRE
QUELQUES REVIREMENTS REMARQUABLES. »

Winnipeg Free Press

MORT À L'ITALIENNE

DU MÊME AUTEUR

Série Charlie Salter

1. *The Night the Gods Smiled*, HarperCollins, 1983.
La Nuit de toutes les chances. Roman.
Lévis : Alire, Romans 074, 2004.
2. *Smoke Detector*, HarperCollins, 1984.
Une odeur de fumée. Roman.
Lévis : Alire, Romans 079, 2004.
3. *Death in the Old Country*, HarperCollins, 1985.
Une mort en Angleterre. Roman.
Lévis : Alire, Romans 083, 2005.
4. *A Single Death*, HarperCollins, 1986.
Mort d'une femme seule. Roman.
Lévis : Alire, Romans 088, 2005.
5. *A Body Surrounded by Water*, HarperCollins, 1987.
Morts sur l'Île-du-Prince-Édouard. Roman.
Lévis : Alire, Romans 093, 2006.
6. *A Question of Murder*, HarperCollins, 1988.
Une affaire explosive. Roman.
Lévis : Alire, Romans 098, 2006.
7. *A Sensitive Case*, Doubleday, 1990.
Une affaire délicate. Roman.
Lévis : Alire, Romans 105, 2007.
8. *Final Cut*, Doubleday, 1991.
Mort au générique. Roman.
Lévis : Alire, Romans 111, 2008.
9. *A Fine Italian Hand*, Doubleday, 1992.
Mort à l'italienne. Roman.
Lévis : Alire, Romans 120, 2008.
10. *Death By Degrees*, Doubleday, 1993.
Une mort collégiale. Roman.
Lévis : Alire, Romans 121, 2009.
11. *The Last Hand*, Dundurn Press, 2001.
La Dernière Main. Roman.
Lévis : Alire, Romans 132, 2010.

MORT À L'ITALIENNE

ERIC WRIGHT

traduit de l'anglais
par
ISABELLE COLLOMBAT



Extrait de la publication

Illustration de couverture : LAURINE SPEHNER

Photographie : ERIC WRIGHT

Distributeurs exclusifs :

Canada et États-Unis :

Messageries ADP

2315, rue de la Province
Longueuil (Québec) Canada
J4G 1G4
Téléphone : 450-640-1237
Télécopieur : 450-674-6237

France et autres pays :

Interforum editis

Immeuble Paryseine, 3, Allée de la Seine,
94854 Ivry Cedex
Tél. : 33 (0) 4 49 59 11 56/91
Télécopieur : 33 (0) 1 49 59 11 33

Service commande France Métropolitaine
Tél. : 33 (0) 2 38 32 71 00

Télécopieur : 33 (0) 2 38 32 71 28

Service commandes Export-DOM-TOM

Télécopieur : 33 (0) 2 38 32 78 86

Internet : www.interforum.fr

Courriel : cdes-export@interforum.fr

Suisse :

Interforum editis Suisse

Case postale 69 – CH 1701 Fribourg – Suisse

Téléphone : 41 (0) 26 460 80 60

Télécopieur : 41 (0) 26 460 80 68

Internet : www.interforumsuisse.ch

Courriel : office@interforumsuisse.ch

Distributeur : OLS S.A.

Zl. 3, Corminboeuf

Case postale 1061 – CH 1701 Fribourg – Suisse

Commandes :

Tél. : 41 (0) 26 467 53 33

Télécopieur : 41 (0) 26 467 55 66

Internet : www.olf.ch

Courriel : information@olf.ch

Belgique et Luxembourg :

Interforum editis Benelux S.A.

Boulevard de l'Europe 117, B-1301 Wavre – Belgique

Tél. : 32 (0) 10 42 03 20

Télécopieur : 32 (0) 10 41 20 24

Internet : www.interforum.be

Courriel : info@interforum.be

Pour toute information supplémentaire

LES ÉDITIONS ALIRE INC.

C. P. 67, Succ. B, Québec (Qc) Canada G1K 7A1

Tél. : 418-835-4441 Fax : 418-838-4443

Courriel : info@alire.com Internet : www.alire.com

Les Éditions Alire inc. bénéficient des programmes d'aide à l'édition de la Société de développement des entreprises culturelles du Québec (SODEC), du Conseil des Arts du Canada (CAC) et reconnaissent l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Programme d'aide au développement de l'industrie de l'édition (PADIÉ) pour leurs activités d'édition.

Gouvernement du Québec – Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres – Gestion Sodec.

**TOUS DROITS DE TRADUCTION, DE REPRODUCTION
ET D'ADAPTATION RÉSERVÉS**

Dépôt légal : 4^e trimestre 2008
Bibliothèque nationale du Québec
Bibliothèque nationale du Canada

A Fine Italian Hand © 1992 ERIC WRIGHT

© 2008 ÉDITIONS ALIRE INC. pour la traduction française

10 9 8 7 6 5 4 3^e MILLE

PROLOGUE

La Volkswagen Jetta bleue était stationnée contre le mur arrière du motel. Elle appartenait probablement à un touriste, voire à un représentant de commerce – ce n'était pas le genre de voiture qu'aurait pu conduire l'un des clients habituels.

Le réceptionniste releva le numéro d'immatriculation et alla parcourir les fiches remplies par les clients à leur arrivée. La plupart de ceux qui étaient arrivés de nuit avaient rempli le formulaire de gribouillis indéchiffrables et laissé en blanc l'espace réservé au numéro d'immatriculation de leur auto. C'était typique de ce motel. La plupart du temps, les rares touristes ou représentants de commerce qui s'aventuraient dans cette jungle remplissaient correctement la fiche, mais le réceptionniste ne trouva aucune trace de la Jetta.

La voiture était cachée à la vue des résidents du motel et il ne l'avait remarquée que lorsqu'il avait sorti les poubelles au petit matin. Il avait regardé à l'intérieur et avait constaté qu'elle était vide, à l'exception d'une écharpe de femme sous la lunette arrière et d'un parapluie rayé à manche en bois sur la banquette arrière. Le pare-soleil du siège du conducteur était baissé, comme si le propriétaire avait utilisé le miroir de courtoisie. Les portes et le coffre arrière de l'auto étaient verrouillés.

Après avoir consulté les fiches, le réceptionniste maintint la porte du bureau ouverte afin de pouvoir surveiller l'arrivée du propriétaire du mystérieux véhicule, mais à partir de neuf heures trente, il lui fallut aller vérifier dans les chambres. Il trouva le corps dans la chambre numéro cinq. Il s'agissait d'un homme âgé de trente-sept ou trente-huit ans qui avait dû être de belle apparence. Autour de son cou était enroulé un câble de châssis à guillotine, et le couvre-lit était couvert du sang qui s'échappait de ses blessures. Le réceptionniste referma la porte à clé et appela la police.

CHAPITRE 1

— Vous arrive-t-il d'aller au théâtre, Charlie ? D'aller voir des pièces ?

L'inspecteur d'état-major Charlie Salter se demandait ce qui se cachait derrière cette question. Il était dans le bureau de son supérieur immédiat, un chef adjoint de la police métropolitaine de Toronto. Bien qu'ignorant totalement ce qu'il avait pu faire pour mériter l'une ou l'autre de ces options, il s'était attendu à être réprimandé, promu, mis à la retraite d'office ou transféré à l'Unité de la Marine.

Il avait été convoqué sans aucune explication. Et maintenant, il commençait à avoir l'impression qu'on avait pensé à lui pour mettre en scène un sketch pour le bal annuel de la police.

Je vais demander ma retraite, décida-t-il mentalement. *Avec effet immédiat.*

— Rarement, avoua-t-il.

Mais peut-être qu'après tout, le chef adjoint s'était simplement vu offrir une paire de billets pour le Royal Alexandra Theater et qu'il ne savait pas qu'en faire ?

— Comment est-ce possible ? insista le chef adjoint.

Salter leva les yeux vers son vis-à-vis : il avait déjà oublié la question. Ce matin-là, il avait été réveillé à

cinq heures par un oiseau qui avait entonné quelques trilles perçants juste devant la fenêtre de sa chambre. Il avait bien dormi jusque-là et le journal avait été livré, aussi était-il descendu se préparer une tasse de café avant de remonter au lit, histoire de vérifier s'il allait aimer commencer la journée de cette manière. Pas mal, avait-il conclu, bien qu'il préférât boire un verre de jus de fruits avant le café. Et tant qu'à y être, il se dit qu'il pouvait aussi bien manger son toast matinal au lit, ce qui supposait qu'il l'enduisse d'abord de marmelade et qu'il veille surtout à ne pas en mettre sur le papier peint ou les draps, parce que si Annie, sa femme, trouvait en rentrant un lit plein de miettes et de confiture, elle se poserait des questions. Annie était à un bon millier de kilomètres de Toronto, sur l'Île-du-Prince-Édouard, où elle était allée rendre visite à son père terrassé par un accident vasculaire cérébral.

Quand le soleil avait commencé à darder ses rayons par la fenêtre de la chambre, Salter était en train de songer à la pêche – la saison du doré jaune allait bientôt ouvrir – et à la façon dont, au Canada, le printemps pouvait en une seule nuit faire revivre un pays anéanti par l'hiver en lui insufflant sons et parfums. Il tenta de se rappeler les mots de l'un des rares poèmes qui l'eût jamais touché, «A field of light» de Theodore Roethke, parce que ces vers lui avaient fait comprendre comment fonctionne la poésie et parce que la renaissance qui y était évoquée survenait exactement de la même manière chaque année, des matins comme celui-ci. Une fois encore, il se demanda pourquoi tous les grands mythes du printemps venaient de Grèce ou d'autres pays méditerranéens où les prémices du printemps étaient loin d'être aussi impressionnantes qu'au Canada, qui méritait plus que toute autre contrée de détenir le monopole des mythes évoquant le spectaculaire retour à la vie, symbolisé par l'afflux de sève

dans les érables. Salter souhaita qu'Annie fût là, au lit, près de lui, puis huit heures sonnèrent, et il fut en retard.

— Comment se fait-il que vous ne soyez pas allé souvent au théâtre ? répéta le chef adjoint.

Eh bien, parce qu'il n'y en avait pas à portée de la main, sans doute, répondit intérieurement Salter.

Ne se sentant nullement obligé de se justifier, il se contenta de hausser les épaules.

— On dirait bien qu'il va falloir que je m'y mette, biaisa-t-il. Mon fils cadet veut devenir acteur. Il croit d'ailleurs qu'il en est déjà un.

— Dans ce cas, vous ne connaissez pas ce type ? lui demanda le chef adjoint en lui montrant une photo découpée dans un journal.

— C'est Alec Hunter, répondit Salter.

Le chef adjoint acquiesça.

— Eh bien, il est mort. Vous étiez au courant ?

— J'en ai entendu parler, en effet.

Qui aurait pu l'ignorer ? Alec Hunter avait été retrouvé poignardé et ligoté dans un motel situé au bord du lac. Au moment de sa mort, il venait tout juste de laisser tomber le rôle principal d'une création théâtrale canadienne, rôle qui lui avait valu un certain succès et qu'il avait abandonné en raison d'un engagement antérieur pour un film.

— On m'a dit que vous le connaissiez personnellement. Il était dans ce film pour lequel vous avez été consultant l'année dernière, celui dont le scénariste s'est fait tuer.

Salter s'empara de la photo et la tint à bout de bras afin de pouvoir la regarder convenablement.

— Oui, c'est vrai. C'était l'un des figurants ; il jouait un rôle de gros dur. Il n'est apparu que dans une seule scène, où il était censé tabasser le héros.

Le chef adjoint attrapa une coupure de presse.

— Dans cet article, on le dit « célèbre ». Pas comme si c'était un simple figurant.

— Il avait un rôle vraiment secondaire. Je crois qu'il avait deux répliques, pas plus.

— Deux répliques ? Alors pourquoi prétend-on qu'il était célèbre ?

— À mon avis, ça signifie « célèbre dans la région ». Au théâtre. Ici, à Toronto. Pas à la télévision.

— À ce qu'on dit, il jouait le rôle principal, dans cette pièce. Ce n'est pas rien.

— Ah bon ?

Salter essaya de trouver un argument supplémentaire. Il avait dit tout ce qu'il avait à dire sur Alec Hunter, mais son supérieur avait pour habitude de ne pas considérer « je ne sais pas » comme une réponse valable et de reformuler inlassablement sa question, croyant apparemment que si cette dernière était mieux exprimée, elle attirerait la bonne réponse.

— Vous connaissez les journalistes, tenta alors Salter.

— Mais s'il jouait le rôle principal dans une pièce, il ne pouvait pas être un acteur secondaire, non ?

Salter ne répondit rien : il se contenta d'afficher un air perplexe tout en s'autorisant un début de migraine.

Le chef adjoint continua de le fixer, attendant qu'il craque et passe aux aveux.

— Peut-être qu'on n'utilise pas la même terminologie pour le théâtre et le cinéma, concéda-t-il.

Salter hocha la tête avec empressement.

— C'est ce que je crois, dit-il.

— Et qu'est-ce qui justifie cette différence ? reprit le chef adjoint.

C'est juste un style qu'il se donne, songea Salter. Quand on occupe un rang qui vous confère une certaine

audience, on peut se permettre de penser à voix haute. Ce n'est une question qu'en apparence. Le truc à faire, c'est de le laisser continuer, de lui rendre son regard, de sourire, et surtout, de se taire.

— Quoi qu'il en soit, ils auraient dû préciser « célèbre acteur de théâtre », non ? poursuivit le chef adjoint.

Salter ne broncha pas.

— Ce que je veux dire, c'est que pour la plupart des gens, « acteur » veut dire « acteur de cinéma », non ?

Salter se taisait toujours.

— Vous dites qu'il n'a eu que de petits rôles dans les films dans lesquels il a tourné ?

— En tout cas, dans celui au tournage duquel j'ai assisté, rectifia Salter.

— Peut-être qu'il était devenu célèbre grâce à d'autres films ? suggéra le chef adjoint.

Surtout, ne pas bouger, songea Salter.

— Bon, j'imagine qu'on a fait le tour du problème, conclut alors le chef adjoint.

Il s'appuya contre le dossier de son fauteuil et sembla attendre une réaction de la part de Salter.

Si par malheur je hoche la tête, pensa Salter, *il va me demander comment ça se fait qu'il jouait un petit rôle alors qu'il était si célèbre.*

La dernière fois que Salter s'était retrouvé dans une situation semblable, il avait quatre ans ; il se faisait taquiner par un oncle tannant qui trouvait amusant de poser toute une série de devinettes insolubles pour un enfant aussi jeune. La différence, c'est que le chef adjoint Mackenzie n'avait pas une once d'espièglerie. Il ne faisait qu'ordonner ses pensées.

Mackenzie hocha alors la tête, estimant être allé au fond des choses.

— Bref. Quoi qu'il en soit, il est mort. Poignardé et étranglé.

— Une histoire de drogue ?

Mackenzie secoua la tête.

— Je ne le pense pas. Il n'en prenait pas et ne semblait pas en faire le trafic.

— De jeu, alors ?

— Pourquoi demandez-vous ça ?

Parce que je m'ennuie, répondit Salter in petto. Parce que même d'ici, je sens le parfum du lilas qui est à l'autre bout du stationnement.

Pourquoi Mackenzie n'en disait-il pas davantage ? Que lui voulait-il ?

— Parce que c'est l'une des manières dont les gens se font pogner par la Mafia. En perdant de grosses sommes au jeu. Sinon, c'est à cause d'histoires de drogue.

— Pourquoi parlez-vous de la Mafia ?

— J'ai entendu dire que le gars s'était fait étrangler avec une corde ou un fil de fer. C'est la marque de commerce de la Mafia.

— De quelle Mafia ?

Incrédule, Salter cligna des yeux.

— LA Mafia, quoi. Cosa Nostra. « Notre Cause ».

— Ça ne pourrait pas être une bande de Grecs ? Ou de Jamaïcains ? Ou encore de Portugais ?

— Est-ce qu'ils étranglent les gens ?

— Qui donc ?

— Les Grecs, les Jamaïcains ou les Portugais.

— Et pourquoi pas ?

— En effet, Dieu seul le sait, monsieur. Mais quand on entend les mots « étranglé » ou « garrot », on ne pense pas aux Grecs, aux Jamaïcains ni aux Portugais, mais aux Italiens.

— Ah, ah, ah, fit le chef adjoint en expirant et en hochant la tête quatre ou cinq fois. Et c'est là tout mon problème. Tout le monde pense à la Mafia et aux

Italiens, même vous. Bon. Oubliez que vous m'en avez parlé et recommencez avec un bloc-notes tout neuf, OK ?

— Pour quoi faire ?

— Je ne vous l'ai pas annoncé ? Je vous confie l'affaire.

— Le service des Homicides n'existe plus ?

— Bien sûr que oui, mais nous allons nous joindre à eux temporairement.

— Et la « déclaration de principe » ? objecta Salter, qui faisait allusion à une étude à laquelle il travaillait.

— L'enquête est désormais votre priorité.

— Pourquoi ?

— Parce que Marinelli a suggéré que vous vous en occupiez.

Le sergent-chef Marinelli assumait les fonctions de chef du service des Homicides pendant que l'inspecteur était en vacances.

— Vous savez pourquoi, n'est-ce pas ? poursuivit Mackenzie.

Salter fit un signe de dénégation.

— J'étais en congé.

— Je pensais que vous étiez au courant des comérages : après tout, vous saviez que le gars avait été étranglé.

— C'était dans les journaux.

— C'est exact. Voici l'histoire : ce type, Alec Hunter, a été trouvé mort dans un motel il y a trois jours. L'un de nos meilleurs chroniqueurs judiciaires – je vous laisse deviner qui, et vous n'avez droit qu'à trois réponses – a pris contact avec le réceptionniste qui a trouvé le corps, qui lui a révélé que l'équipe des Homicides avait déclaré que ça ressemblait à un règlement de comptes de la Mafia. En fait, ce que notre gars a dit, selon les propos du réceptionniste rapportés par

notre as du reportage, c'est que ça ressemblait au boulot des Italiens. C'est pour ça que le chroniqueur en question a intitulé son article « Meurtre à l'italienne », en précisant que c'était là l'avis de la police. À partir de ce moment-là, mon téléphone n'a pas cessé de sonner. Tous les Italiens de cette ville sont après nous, du citoyen de base jusqu'au consul, bien que ce dernier ne nous ait pas encore contactés. Ils en ont vraiment assez d'être montrés du doigt dès que le moindre délit est commis. Le sergent-chef Marinelli – ce n'est pas un hasard, vu ses origines – a émis un communiqué démentant que son gars ait dit quoi que ce soit de ce genre, dans lequel il insiste sur le fait que la police ne dispose d'aucun indice permettant de relier ce meurtre à un groupe ethnique particulier et que si notre type a évoqué les Italiens, il a aussi mentionné les Portugais, les Vietnamiens ainsi que quelques autres possibilités. Mais le réceptionniste n'en démord pas, et il a en outre affirmé que la chambre avait été louée par un homme qui avait un accent italien. C'était un détail que nous ignorions – l'accent, je veux dire –, alors le journaliste pond une autre histoire dans laquelle il raconte que Marinelli nie toute implication des Italiens dans le meurtre et se refuse à tout commentaire lorsque le reporter lui apprend que le gars avait l'accent italien. Et maintenant, la moitié de la population – c'est-à-dire les Italiens – nous traite de racistes tandis que l'autre pense que nous sommes de mèche avec la Mafia. Dans son article, le journaliste cite le nom de Marinelli au moins six ou sept fois. Marinelli est sur le point d'aller l'étrangler lui-même, mais je lui ai dit que ça ne nous rendrait pas service. Cela dit, si toutefois il devait vraiment tuer ce journaliste, je lui ai conseillé d'utiliser un piolet pour qu'on puisse mettre ça sur le dos de la mafia scandinave. En passant,

Marinelli ne parle même pas italien. Sa famille est venue de Milan avant la Première Guerre mondiale.

— Qui est le policier qui a mentionné les Italiens la première fois ?

— C'est un nouveau. Nouveau aux Homicides, en tout cas.

— Comment s'appelle-t-il ?

— Bardetski. On l'a muté pour que le journaliste ne puisse pas reprendre contact avec lui.

— Alors mettez en place une toute nouvelle équipe, avec un enquêteur noir et la sergente grecque de la Division 55.

— Vous n'avez qu'à vous en occuper. J'ai déjà annoncé aux conseillers municipaux d'origine italienne que j'avais chargé un enquêteur chevronné de coordonner l'enquête, eu égard à la possibilité que différentes unités puissent être concernées, soit l'escouade des jeux, l'escouade antidrogue, *et cetera*.

— Est-ce qu'on sait ce qu'il fabriquait dans ce motel ?

— Sa femme ou sa petite amie a affirmé qu'il était joueur et qu'il était certainement allé là-bas pour y rencontrer un créancier quelconque. Elle lui avait donné mille dollars la veille. À sa connaissance, ce soir-là, il était censé rendre visite à sa grand-tante dans une maison de retraite. C'est la dernière fois qu'elle l'a vu. Quand on a trouvé son corps, il n'avait pas d'argent sur lui.

— Et qui l'a trouvé ?

— Ouais, je vois où vous voulez en venir. Toujours le même réceptionniste. Il a eu tout le temps de fouiller dans la chambre et de cacher les mille dollars pendant qu'il nous attendait.

— Qui était ce « nous » ?

— Rien d'important. Deux patrouilleurs. L'agent Dunham et l'agente Perry, tous deux blancs comme

neige. Elle, elle vient juste de terminer sa formation. Comme je vous le disais, rien d'intéressant. Nous enquêtons sur un homicide, et je voudrais insister sur... au fait, qui connaissez-vous à l'escouade des jeux ?

— Lindstrom et Joe Horvarth. Pourquoi ?

Mackenzie hocha la tête.

— Ils vous diront tout ce que vous voulez savoir. Joe a beaucoup de contacts.

— Les Homicides doivent avoir fini l'enquête préliminaire, fit observer Salter. Qui d'autre est sur l'affaire ?

— Le sergent Peterman. On va le garder. Mais allez voir Marinelli. Il vous mettra au courant.



En quittant le bureau du chef adjoint, Salter décida d'aller humer les lilas de plus près. Il avait presque déjà oublié l'objet de sa convocation, car tous ses capteurs étaient tournés vers l'intérieur. Lorsqu'il s'était réveillé avant l'aurore ce matin-là, il s'était demandé si son désir pour Annie était un signe de vie ou bien une réaction à sa peur récurrente de la vieillesse, de la solitude et de la mort. L'absence de sa femme lui avait laissé beaucoup de temps – pas exactement pour réfléchir, mais pour prendre conscience de ce genre de pensées lorsqu'elles survenaient et pour chercher à les comprendre, ce qui le plongeait dans un état méditatif propre à le couper du monde environnant. Le fait même d'être seul avait cet effet, mais celui-ci était accru par la raison du départ d'Annie : son père risquait de mourir. Quant à sa mère, elle était devenue incapable de faire face et complètement dépendante. Les deux belles-sœurs d'Annie avaient réagi avec un sens du devoir indéniable, mais elles

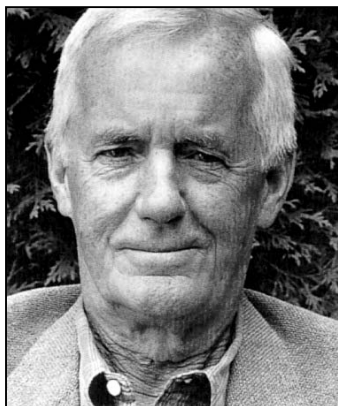
gardaient leurs distances. Sa mère paraissait penser que c'était à sa fille qu'il incombait de s'occuper d'elle, et les belles-sœurs acquiesçaient en silence. Annie avait donc pris l'avion pour Charlottetown trois semaines auparavant, et il lui semblait qu'elle allait y rester indéfiniment, car elle avait besoin de temps pour convaincre sa mère que son mari et ses fils avaient eux aussi besoin de sa présence.

La mère d'Annie était une ancienne professeure d'anglais ; Salter n'avait aucun lien affectif avec elle. Au début, il lui était arrivé de se dire qu'il l'aimait bien, en dépit de sa manie de commenter tout événement à grand renfort de citations. (Un jour où il se disputait avec ses fils, elle lui avait même déclamé l'épître aux Colossiens, chapitre 3, verset 21 : « Pères, n'irritez pas vos enfants, de peur qu'ils ne se découragent. ») Mais avec le temps, il avait compris qu'elle trouvait son métier embarrassant, inapproprié pour un membre de son clan. Selon elle, les « vrais » hommes étaient dans les affaires, comme son mari et ses fils. Et d'ailleurs, si seulement Salter acceptait l'offre permanente et réitérée de travailler dans les affaires familiales, Annie serait de retour sur l'Île, près de sa mère, où était sa place.

Dès le début, Salter avait résisté à son absorption par la famille Montagu, qui partait du principe que les Salter auraient passé toutes leurs vacances sur l'Île, par exemple. Mais désormais, en cette période de crise, la pression exercée par cette belle-mère fantasque et déterminée était si forte que, pour y résister, Salter avait décidé d'aller jusqu'à renoncer à Annie, tout en espérant qu'on n'en arriverait pas à cette extrémité. Peut-être que cette situation n'était pas uniquement le fait de sa belle-mère à lui ; peut-être qu'il en était toujours ainsi pour tout le monde. Dès que les

enfants cessent d'être exigeants, les grands-parents prennent le relais. N'y avait-il aucun répit, aucune trêve possible pour pouvoir vivre une seconde lune de miel, même brève ? Lorsqu'il y pensait, Salter mourait d'envie d'emmener Annie dans cette auberge de l'Oxfordshire où ils avaient débarqué des années auparavant en début d'après-midi ; dans leur chambre emplie du parfum des giroflées qui montait du jardin, ils s'étaient retrouvés dans un lit si moelleux qu'il lui avait fait l'amour à genoux, comme un personnage de Rowlandson, cet illustrateur anglais du XVIII^e siècle.

Salter chercha les lilas, mais il semblait qu'il n'y avait jamais eu de lilas dans le stationnement. Il était encore perdu dans ses rêves, qui n'avaient pas cessé depuis qu'il s'était réveillé, à cinq heures. Des lilas, nom de Dieu. Même le lilas qui avait autrefois fleuri dans le jardin des Salter avait été abattu vingt ans plus tôt.



ERIC WRIGHT...

... est l'un des auteurs de fiction policière les plus honorés au Canada puisqu'il a, notamment, été quatre fois lauréat du prix Arthur-Ellis. En 1984, il a gagné avec son premier roman mettant en scène Charlie Salter, *La Nuit de toutes les chances*; il a récidivé deux ans plus tard avec *Une mort en Angleterre*. Il a aussi mérité le prix dans la catégorie nouvelle pour « À la recherche d'un homme honnête » (1988) et « Un tiens vaut mieux que deux tu l'auras » (1992). Outre les toujours populaires aventures de Charlie Salter, Eric Wright tient la chronique des aventures d'une détective, Lucy Trimble Brenner, et d'un policier à la retraite de Toronto, Mel Pickett. Eric Wright, qui est né en 1929, a publié en 1999 un volume de mémoires intitulé *Always Give a Penny to a Blind Man*.



EXTRAIT DU CATALOGUE

- 001 *Blunt – Les Treize Derniers Jours*
002 *Aboli* (Les Chroniques infernales)
003 *Les Rêves de la Mer* (Tyranaël -1)
004 *Le Jeu de la Perfection* (Tyranaël -2)
005 *Mon frère l'Ombre* (Tyranaël -3)
006 *La Peau blanche*
007 *Ouverture* (Les Chroniques infernales)
008 *Lames sœurs*
009 *SS-GB*
010 *L'Autre Rivage* (Tyranaël -4)
011 *Nelle de Vilvèq* (Le Sable et l'Acier -1)
012 *La Mer allée avec le soleil* (Tyranaël -5)
013 *Le Rêveur dans la Citadelle*
014 *Secrets* (Les Chroniques infernales)
015 *Sur le seuil*
016 *Samiva de Frée* (Le Sable et l'Acier -2)
017 *Le Silence de la Cité*
018 *Tigane -1*
019 *Tigane -2*
020 *Issabel de Qohosaten* (Le Sable et l'Acier -3)
021 *La Chair disparue* (Les Gestionnaires de l'apocalypse -1)
022 *L'Archipel noir*
023 *Or* (Les Chroniques infernales)
024 *Les Lions d'Al-Rassan*
025 *La Taupe et le Dragon*
026 *Chronoreg*
027 *Chroniques du Pays des Mères*
028 *L'Aile du papillon*
029 *Le Livre des Chevaliers*
030 *Ad nauseam*
031 *L'Homme trafiqué* (Les Débutés de F)
032 *Sorbier* (Les Chroniques infernales)
033 *L'Ange écarlate* (Les Cités intérieures -1)
034 *Nébulosité croissante en fin de journée*
035 *La Voix sur la montagne*
036 *Le Chromosome Y*
037 (N) *La Maison au bord de la mer*
038 *Firestorm*
039 *Aliss*
040 *L'Argent du monde -1* (Les Gestionnaires de l'apocalypse -2)
041 *L'Argent du monde -2* (Les Gestionnaires de l'apocalypse -2)
042 *Gueule d'ange*
043 *La Mémoire du lac*
044 *Une chanson pour Arbonne*
045 *5150, rue des Ormes*
046 *L'Enfant de la nuit* (Le Pouvoir du sang -1)
047 *La Trajectoire du pion*
048 *La Femme trop tard*
049 *La Mort tout près* (Le Pouvoir du sang -2)
050 *Sanguine*
051 *Sac de nœuds*
052 *La Mort dans l'âme*
053 *Renaissance* (Le Pouvoir du sang -3)
054 *Les Sources de la magie*
055 *L'Aigle des profondeurs*
056 *Voile vers Sarance* (La Mosaïque sarantine -1)
057 *Seigneur des Empereurs* (La Mosaïque sarantine -2)
- Jean-Jacques Pelletier
Esther Rochon
Élisabeth Vonarburg
Élisabeth Vonarburg
Élisabeth Vonarburg
Joël Champetier
Esther Rochon
Robert Malacci
Len Deighton
Élisabeth Vonarburg
Francine Pelletier
Élisabeth Vonarburg
Esther Rochon
Esther Rochon
Patrick Sénécal
Francine Pelletier
Élisabeth Vonarburg
Guy Gavriel Kay
Guy Gavriel Kay
Francine Pelletier
Jean-Jacques Pelletier
Esther Rochon
Esther Rochon
Guy Gavriel Kay
Joël Champetier
Daniel Sernine
Élisabeth Vonarburg
Joël Champetier
Yves Meynard
Robert Malacci
Jean-Jacques Pelletier
Esther Rochon
Natasha Beaulieu
Jacques Côté
Maxime Houde
Leona Gom
Élisabeth Vonarburg
Luc Durocher
Patrick Sénécal
Jean-Jacques Pelletier
Jean-Jacques Pelletier
Jacques Bissonnette
Joël Champetier
Guy Gavriel Kay
Patrick Sénécal
Nancy Kilpatrick
Michel Jobin
Jean-Jacques Pelletier
Nancy Kilpatrick
Jacques Bissonnette
Robert Malacci
Maxime Houde
Nancy Kilpatrick
Joël Champetier
Esther Rochon
Guy Gavriel Kay
Guy Gavriel Kay

058	<i>La Passion du sang</i> (Le Pouvoir du sang -4)	Nancy Kilpatrick
059	<i>Les Sept Jours du talion</i>	Patrick Senécal
060	<i>L'Arbre de l'Été</i> (La Tapisserie de Fionavar -1)	Guy Gavriel Kay
061	<i>Le Feu vagabond</i> (La Tapisserie de Fionavar -2)	Guy Gavriel Kay
062	<i>La Route obscure</i> (La Tapisserie de Fionavar -3)	Guy Gavriel Kay
063	<i>Le Rouge idéal</i>	Jacques Côté
064	<i>La Cage de Londres</i>	Jean-Pierre Guillet
065	(N) <i>Treize nouvelles policières, noires et mystérieuses</i>	Peter Sellers (dir.)
066	<i>Le Passager</i>	Patrick Senécal
067	<i>L'Eau noire</i> (Les Cités intérieures -2)	Natasha Beaulieu
068	<i>Le Jeu de la passion</i>	Sean Stewart
069	<i>Phaos</i>	Alain Bergeron
070	(N) <i>Le Jeu des coquilles de nautilus</i>	Élisabeth Vonarburg
071	<i>Le Salaire de la honte</i>	Maxime Houde
072	<i>Le Bien des autres -1</i> (Les Gestionnaires de l'apocalypse -3)	Jean-Jacques Pelletier
073	<i>Le Bien des autres -2</i> (Les Gestionnaires de l'apocalypse -3)	Jean-Jacques Pelletier
074	<i>La Nuit de toutes les chances</i>	Eric Wright
075	<i>Les Jours de l'ombre</i>	Francine Pelletier
076	<i>Oniria</i>	Patrick Senécal
077	<i>Les Méandres du temps</i> (La Suite du temps -1)	Daniel Sernine
078	<i>Le Calice noir</i>	Marie Jakober
079	<i>Une odeur de fumée</i>	Eric Wright
080	<i>Opération Iskra</i>	Lionel Noël
081	<i>Les Conseillers du Roi</i> (Les Chroniques de l'Hudres -1)	Héloïse Côté
082	<i>Terre des Autres</i>	Sylvie Bérard
083	<i>Une mort en Angleterre</i>	Eric Wright
084	<i>Le Prix du mensonge</i>	Maxime Houde
085	<i>Reine de Mémoire 1. La Maison d'Oubli</i>	Élisabeth Vonarburg
086	<i>Le Dernier Rayon du soleil</i>	Guy Gavriel Kay
087	<i>Les Archipels du temps</i> (La Suite du temps -2)	Daniel Sernine
088	<i>Mort d'une femme seule</i>	Eric Wright
089	<i>Les Enfants du solstice</i> (Les Chroniques de l'Hudres -2)	Héloïse Côté
090	<i>Reine de Mémoire 2. Le Dragon de Feu</i>	Élisabeth Vonarburg
091	<i>La Nébuleuse iNSIEME</i>	Michel Jobin
092	<i>La Rive noire</i>	Jacques Côté
093	<i>Morts sur l'Île-du-Prince-Édouard</i>	Eric Wright
094	<i>La Balade des épavistes</i>	Luc Baranger
095	<i>Reine de Mémoire 3. Le Dragon fou</i>	Élisabeth Vonarburg
096	<i>L'Ombre pourpre</i> (Les Cités intérieures -3)	Natasha Beaulieu
097	<i>L'Ourse et le Boucher</i> (Les Chroniques de l'Hudres -3)	Héloïse Côté
098	<i>Une affaire explosive</i>	Eric Wright
099	<i>Même les pierres...</i>	Marie Jakober
100	<i>Reine de Mémoire 4. La Princesse de Vengeance</i>	Élisabeth Vonarburg
101	<i>Reine de Mémoire 5. La Maison d'Équité</i>	Élisabeth Vonarburg
102	<i>La Rivière des morts</i>	Esther Rochon
103	<i>Le Voleur des steppes</i>	Joël Champetier
104	<i>Badal</i>	Jacques Bissonnette
105	<i>Une affaire délicate</i>	Eric Wright
106	<i>L'Agence Kavongo</i>	Camille Bouchard
107	<i>Si l'oiseau meurt</i>	Francine Pelletier
108	<i>Ysabel</i>	Guy Gavriel Kay
109	<i>Le Vide -1. Vivre au Max</i>	Patrick Senécal
110	<i>Le Vide -2. Flambeaux</i>	Patrick Senécal
111	<i>Mort au générique</i>	Eric Wright
112	<i>Le Poids des illusions</i>	Maxime Houde
113	<i>Le Chemin des brumes</i>	Jacques Côté
114	<i>Lame</i> (Les Chroniques infernales)	Esther Rochon
115	<i>Les Écueils du temps</i> (La Suite du temps -3)	Daniel Sernine
116	<i>Les Exilés</i>	Héloïse Côté

VOUS VOULEZ LIRE DES EXTRAITS
DE TOUS LES LIVRES PUBLIÉS AUX ÉDITIONS ALIRE ?
VENEZ VISITER NOTRE DEMEURE VIRTUELLE !

www.alire.com

MORT À L'ITALIENNE
est le cent trente-neuvième titre publié
par Les Éditions Alire inc.

Cette version numérique
a été achevée en juin 2010
pour le compte des éditions



Extrait de la publication

« ERIC WRIGHT ÉCRIT DES ROMANS D'ENQUÊTES POLICIÈRES QUI SONT AU POLAR CE QUE LES ROMANS DE JOHN LE CARRÉ SONT À L'ESPIONNAGE. »

QUILL & QUIRE

Mort à l'italienne

Un acteur de théâtre bien connu dans la région de Toronto, Alec Hunter, a été ligoté et poignardé au Days'R'Done, un motel sordide situé au bord du lac Ontario. Qu'allait donc faire dans un tel trou un homme comme Hunter? Et qui est cet Italien qui a loué la chambre dans laquelle l'acteur a été trouvé sans vie?

Quand la police affirme qu'il se peut que le crime soit relié à la mafia, toute la communauté italienne de Toronto s'insurge, clamant à l'outrage et au profilage racial. Bien entendu, c'est vers Charlie Salter que l'administration, complètement débordée, se tourne afin de calmer le jeu!

Pendant qu'il enquête sur le passé pas si clair de l'acteur – les jeux d'argent, les femmes et les mensonges semblent avoir fait partie intégrante de sa vie –, Julie Peters, une ancienne flamme de jeunesse de Salter, resurgit à l'improviste alors que la femme de ce dernier, Annie, est dans sa famille à l'Île-du-Prince-Édouard. Voilà qui n'est pas pour favoriser la concentration du pauvre Charlie!

TEXTE INÉDIT



9 782896 154401

12,95 \$

6,90 € TTC

Extrait de la publication

